

L'atelier d'écriture au Centre Pierre Cazenave

Louise L. Lambrichs

Quand Françoise Bessis, après dix ans de collaboration, m'a fait part de sa décision de créer, au Centre Pierre Cazenave, divers ateliers artistiques, son idée m'a intriguée. Et lorsqu'elle m'a proposé de me charger de l'atelier d'écriture, elle m'a confrontée à une vraie difficulté. La pratique de l'écriture me paraît en effet relever d'une nécessité intime propre à celui ou celle qui écrit, une nécessité énigmatique sans doute, mais qui s'explore en cheminant, et je ne voyais pas, bien sûr, ce qu'elle avait en tête – même quand nous en parlions ensemble. De plus, la mode récente des ateliers d'écriture ne me disait rien qui vaille, car j'en voyais aussi les effets pervers, assez considérables, dans l'édition en particulier.

Toutefois, portée par cette proposition inédite pour moi, je me suis mise en quête. J'ai rencontré quelques écrivains qui s'étaient aventurés dans cette pratique, et aussi quelques personnes qui animaient des ateliers d'écriture sans être écrivains et qui m'expliquaient ce qu'était l'écriture. J'ai tenté de comprendre ce qu'ils faisaient, pourquoi ils le faisaient, ce qu'ils en attendaient, et j'avoue que je n'y ai rien compris au sens où ce qu'ils m'en disaient ne résonnait pas du tout avec mon expérience, celle qui me pousse depuis une quarantaine d'années à ma table, de jour comme de nuit.

L'intérêt de ces diverses rencontres a été de me mettre au travail d'une façon nouvelle. Si j'acceptais la proposition de Françoise Bessis, j'allais devoir inventer mon propre cadre, un cadre en rapport avec mon expérience de l'écriture et qui, alors, pourrait m'intéresser. Autrement dit, j'ai procédé de la même façon que lorsque j'écris, pour découvrir ce que je ne sais pas encore, qui m'occupe l'esprit et pourrait aussi, en partie au moins même si d'une autre façon, occuper ces inconnus que sont les lecteurs. C'est, me semble-t-il, le pari de la littérature, de découvrir en soi en relation avec le monde une dimension vitale inconnue de la vie ordinaire et de rejoindre ainsi, dans le secret de la lecture, d'autres inconnus qui s'y perdront et s'y retrouveront, comme je m'y perds et y disparais pour m'y retrouver. Il faut pour cela que le texte touche d'une façon ou d'une autre au plus vif du sujet, dans tous les sens du terme, le sujet qui écrit comme celui qui lit (que celui qui écrit ne connaît pas) et celui dont il est question. Ainsi formulée, l'écriture ne serait pas une quadrature du cercle mais plutôt une affaire de triangulation.

Autrement dit, l'atelier que j'imaginai devrait être comme un livre en friches ou un livre en cours, un livre bouillonnant de voix différentes venant de partout, non pas un livre que j'écrirais bien sûr, mais plutôt l'espace qui m'est familier du livre pas encore écrit mais possible et destiné à me surprendre, seul espace où je suis sûre de ne pas m'ennuyer. Il fallait donc créer cet espace mobilisateur auquel chacune et chacun pourrait se brancher, comme on dit aujourd'hui dans une métaphore

électrique qui appelle d'intéressants courts-circuits, se sentir porté comme on peut l'être lorsque l'inspiration vous arrache à une vie trop quotidienne pour vous en distraire et vous absorber, un espace où mobiliser ses forces vives étouffées souvent par les traintrains conventionnels, de façon aussi libre que possible, en mettant en sourdine les discours sans faille des puissances rationnelles. Aller, résolument et pas à pas, du côté des failles et du sensible, voire du plus sensible, autrement dit de ce qui, souvent, demeure masqué dans les discours et cherche à se traduire, d'une façon ou d'une autre.

Deux fois par mois, depuis quatre ans, je propose donc à chaque participant au groupe de l'atelier d'écriture, dans ce cadre très particulier qu'est le Centre Pierre Cazenave, de partir à l'aventure.

Je rappelle ce cadre, capital pour ce qui nous a occupé durant ces deux Journées, car il dit un contexte dans lequel s'est exprimé le désir d'écrire, et parce que l'écriture s'y trouve souvent investie à la fois comme un lieu qui ne ment pas et comme un espace à explorer, un réservoir de possibles qui n'ont pas, jusque-là, été imaginés ou mis à l'épreuve.

Disant cela, je me fonde sur ce que me disent les participants, lorsqu'ils demandent à s'inscrire. Pourquoi l'écriture plutôt que le dessin, par exemple ? Parfois, je pose la question. Par curiosité. Une candidate à l'atelier m'avait répondu : « Parce qu'il y a quelque chose par quoi l'écriture ne ment pas. Avec l'écriture, on est au pied du mur. » L'idée m'avait paru pertinente. Est-ce pour cette raison que finalement, elle a renoncé à s'inscrire ? Je n'en sais rien puisqu'elle ne m'en a rien dit. En tout cas c'est intéressant, car elle disait avoir un grand désir d'écrire, et après m'avoir parlé de ce pied du mur, où elle était peut-être déjà, elle a renoncé à interroger ce mur.

J'ai parlé de désir d'écrire, mais souvent, ce qui est affirmé, c'est plutôt un besoin. Proche d'une forme de nécessité qui émergerait, là, dans le contexte du cancer. Avec une conscience obscure que seul, c'est trop difficile, et que le groupe d'écriture va permettre de commencer à investir l'écriture, pour s'en faire une alliée. Il est vrai que ce groupe a cette qualité-là : de ménager pour chacun et chacune, grâce à chacun et chacune, la place du plus singulier dans un petit collectif. De rendre, dans ce petit cadre collectif, quelque chose du plus singulier partageable. Il n'est pas loin de ce que j'appellerais volontiers une utopie littéraire : un lieu où chacun peut écrire ce qu'il veut, comme il veut, avec ses propres moyens, le faire entendre à d'autres, en recueillir les échos, et se nourrir en même temps de tout ce que les autres écrivent. Une chambre d'échos, pour reprendre l'expression de Mallarmé, qui devient aussi un lieu pour accueillir le monde et s'y sentir vivant.

Dans le contexte de la maladie organique grave, où le monde se rétrécit aux contraintes imposées par les traitements, aux fatigues extrêmes qu'ils occasionnent, aux états pourrait-on dire de moindre vie, de vie barrée, quadrillée, balisée, où agir

comme à l'ordinaire n'est souvent plus possible, je fais avec le groupe et pour chaque participant à ce groupe, le pari de nouveaux possibles ancrés dans cette autre vie, invisible, qu'est la vie intérieure mise en relation avec le monde. Cette vie qui peut vous confronter à des difficultés, réelles, de traduction voire de symbolisation. Autrement dit je fais le pari de l'écoute intérieure, et d'une capacité, chez chacune et chacun, d'habiter la langue, de la faire vibrer, chanter, éventuellement craquer, hurler, ou encore jouer, d'une façon incomparable. L'atelier d'écriture est ce lieu où il devient possible de déployer la palette des possibles offerts par le langage, et où il est postulé que de l'inédit aussi devient possible.

Pour rendre possible quelque chose qui paraît ne pas l'être, parce que simplement il ne l'a pas été, ou parce que cette exploration jusque-là ne relevait pas d'une nécessité intérieure éprouvée, j'apporte dans l'atelier, outre mon expérience qui me dit que c'est possible, une proposition par définition imprévisible, et que je présente non pas comme une contrainte, mais comme un point d'appui ou un tremplin. J'utilise parfois aussi le mot béquilles – comme quelque chose dont on peut se servir mais dont chacune et chacun est invité à se débarrasser. Je pourrais aussi utiliser le mot prétexte, au sens littéral, qui précède le texte inconnu qui, de là, va surgir.

Je fais le pari, chaque fois, de la liberté et de l'inédit, et c'est un pari ouvert, posé d'emblée comme tel. Certains participants de l'atelier ont déjà l'expérience d'autres ateliers d'écriture. Mais celui que je propose n'a pas grand-chose à voir, me semble-t-il, avec ces espaces où s'explorent, à plusieurs, diverses formes littéraires consacrées. J'ai toujours le sentiment, dans ces ateliers-là, d'un exercice scolaire proposé à des apprentis invités à imiter les grands auteurs. Or écrire n'est pas imiter, écrire n'est pas non plus raconter – Françoise Dolto le disait déjà – même si une histoire peut parfois servir de support et ouvrir, ainsi, de nouveaux espaces de parole. Je crois que pour écrire, il faut supporter de se laisser surprendre par ce qui s'impose sans que l'on sache jusqu'où cela pourrait vous entraîner ni surtout à quoi cela va vous exposer, ce qui n'a rien d'aisé. D'où l'intérêt du travail en groupe, qui n'est pas écriture à plusieurs, mais qui rend possible quelque chose qui, seul, ne l'est pas pour la plupart. Comme si chacun, dans l'atelier, devenait capable d'être seul autrement, de cette solitude habitée qui est celle de l'écrivain – justement parce que concrètement, il n'est pas seul dans la pièce.

Un atelier d'écriture ne met pas seulement en jeu l'acte d'écrire, il met aussi la voix à l'épreuve. Une fois écrit, le texte est lu par son auteur, pour le groupe. Ce passage-là, qui est une sorte de saut, est très important. À la fois parce que celui qui a écrit se met alors en position d'entendre ce qu'il a écrit, et parce que sa façon de lire fait résonner son texte comme il l'a entendu intérieurement – ou pas, d'ailleurs. Car la voix parlée peut-être en-deçà ou au-delà du texte écrit. Elle peut être monocorde quand le texte ne l'est pas, elle peut être emphatique quand le texte ne l'est pas, bref, toutes les variantes sont possibles, variantes qui disent quelque chose de l'écart qui existe entre l'écriture et la parole, un écart qui est l'espace de travail de la littérature

et qui se reflète, comme en miroir, dans l'écart qui existe entre la lecture, l'audition et l'entendement.

Si je précise cela, c'est qu'il m'a été rapporté quelque chose qui ne me surprend pas vraiment, mais qui pourrait peut-être surprendre des analystes : à savoir que le travail d'écriture peut conduire à une forme de prise de parole, à une facilitation d'une parole jusque-là empêchée. Ce qui inverserait l'idée reçue suivant laquelle on commence par apprendre à parler et ensuite, par apprendre à écrire. À la lumière de mon expérience, je poserais volontiers comme hypothèse que pour apprendre à parler vraiment et à soutenir sa propre parole singulière, il faudrait peut-être commencer par écrire, ce qui suppose de s'intéresser à ses voix intérieures et de les faire advenir, résonner et dialoguer avec les voix du monde.

Cette expérience de la facilitation de la parole par l'écrit n'est pas unique : elle me paraît en rapport avec d'autres, analogues. Plusieurs participantes à l'atelier m'ont en effet rapporté qu'elles pouvaient plus facilement parler en public depuis qu'elles fréquentaient l'atelier, comme si l'écriture peu à peu avait ouvert une brèche, à l'insu même de son auteur qui, après coup, en faisait le constat. Je ne dis pas que c'est systématique, ni pour tous, mais l'idée que l'écriture peut opérer des frayages me paraît d'autant plus évident que j'en ai fait l'expérience. Mais je me demande aussi si ce n'est pas parce que je suis porteuse de cette expérience que ma façon de procéder dans l'atelier la rend possible pour d'autres.

Je terminerai sur le cadre que je maintiens. Me fondant sur mon expérience du travail d'écriture, je sais qu'un texte surgi de façon inattendue peut continuer à vous travailler, tant qu'il n'est pas divulgué, et prendre toutes sortes de formes. Ce qui est intéressant dans l'écriture, c'est donc ce temps de travail où le texte, encore inachevé, inabouti, informe, vous travaille, jour et nuit, devenant plus vivant que la vie même et finissant par procurer au lecteur la même sensation, d'un surcroît de vie – quelle qu'en soit la tonalité. C'est donc le pari que je fais, pour les participants qui m'ont dit désirer écrire, de maintenir pour eux cet espace possible, en refusant que ces textes sortent trop vite de l'atelier, qu'ils s'en débarrassent trop vite, disons. Je me suis opposée par exemple à une publication de ces textes sur notre site Internet. Je tiens en effet, pour laisser ouverte cette possibilité de travail, à ce que les textes écrits dans l'atelier restent en possession de l'auteur, comme un matériau qu'il pourra relire, et reprendre un jour ou l'autre. Maintenir ce cadre, c'est permettre que d'un atelier à l'autre se dégage, lentement mais sûrement, un mouvement, un trajet, des surgissements inattendus, une évolution palpable, des ouvertures inédites.

Avant de terminer sans pour autant conclure, j'évoquerai un cas très énigmatique, qui m'a fait m'interroger sur les effets inattendus de cet atelier. Il s'agit d'une femme d'une soixantaine d'années, qui vivait recluse et ne voulait pas aller dans une permanence, mais désirait écrire. Quand je dis « recluse », je veux dire qu'elle vivait, avec son cancer en voie de rémission, dans une sorte d'enfermement solitaire, entre

un mari et un fils tous deux absents mais dont elle se sentait, apparemment, très dépendante, tout en vivant seule dans un appartement qu'elle trouvait sinistre. Cette femme avait quelque chose, à vrai dire, de terriblement gris. Au premier atelier, quand il s'est agi de dire le texte qu'elle avait écrit, elle a exprimé une très forte résistance, qu'elle a expliquée au groupe : pendant toute sa vie professionnelle, elle avait été obligée de lire tout haut des rapports, devant des assemblées, et ces lectures à voix haute avaient été pour elle une véritable torture. Nous l'avons alors rassurée, en lui disant que nous n'étions plus du tout dans le même cadre. Elle a lu son texte, alors, et en a recueilli des échos très chaleureux. D'atelier en atelier, elle a raconté des rêves et écrit des textes pleins de couleur et de soleil. Puis un jour, assez brusquement, elle m'a annoncé que l'écriture ne l'intéressait pas du tout et que ce qu'elle aimait, c'était le dessin. D'ailleurs elle avait vendu son appartement, elle avait acheté une maison dans le Midi, là où elle avait toujours désiré vivre, et elle s'était inscrite dans un atelier de dessin. Entretemps, ce gris dont elle était enveloppée en arrivant avait laissé la place à des couleurs, et son visage s'était ouvert. Je ne sais pas, évidemment, s'il s'est passé d'autres choses dans son existence, ni dans quelle mesure l'atelier a été pour quelque chose dans cette métamorphose. Mais nous l'avons vue changer, s'ouvrir, et faire un choix vivant, qu'elle ne pouvait faire au moment de son arrivée. Il m'a semblé qu'elle était redevenue capable d'inventer sa vie et que peut-être, l'atelier lui avait servi, à son insu, de respiration, d'étape ou de marchepied.